

Les yeux fertiles

Number 44, Spring 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16220ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1990). Review of [Les yeux fertiles]. *Moebius*, (44), 161–183.

ROBERT LALONDE

Le diable en personne

Seuil, 1989, 292 p.

Ni cornes, ni fourches, mais seulement un tout petit brasier qui ne cesse de brûler dans la mémoire de Mathilde et dans l'imaginaire de Florent : tourment ou passion, l'exaltation est aussi poignante chez l'un que chez l'autre. Le démon, ça tente toujours, que diable!

Robert Lalonde s'est mis en frais pour nous offrir un héros dont les grands traits ne sont pas sans nous rappeler — et la racine historique y est profonde — le *Survenant* de Germaine Guèvremont, voire même par moment le *Fou de l'île* de Félix Leclerc. Donc, un étrange qui survient, qui séduit et qui inquiète, l'oeil un peu canaille, et un sourire entre ce qu'il y a du démon et de l'ange en chaque homme, mais un étranger qui va le demeurer pour tous, même pour sa femme.

L'auteur nous offre un de ces personnages qu'il sait si bien nous concocter. Amant de la nature, sans véritable identité (car le nom n'est que pur artifice), très viril, très masculin tout en étant sensible au fragile équilibre de la vie, l'étranger va venir bouleverser la vie d'une famille d'Abercorn. Lalonde l'associe au diable en le situant dans un entourage encore fort de ses croyances populaires, en exploitant avec justesse les grandes caractéristiques mythologiques du diable (le noir, la claudication, le vol d'identité, etc.) et, enfin, en utilisant plusieurs expressions locales, dont celle du titre du roman lui-même.

Ce cinquième roman de Robert Lalonde nous offre près de 200 pages bien taillées, sans bavure. Bien que le récit témoigne d'une grande maîtrise de la narration, le ciselage épisodique s'impose quelquefois un peu trop et agace. «Écrire, c'est comme lire, ça n'existe pas avant que les mots surgissent», nous dit Lalonde. Malheureusement, l'habitude de la lecture a parfois précédé les mots et deviné le prochain épisode.

L'auteur est revenu à des thèmes déjà exploités dans ses romans antérieurs : l'eau, la nature, l'adolescence, l'Indien, l'amitié masculine, la fuite. Rien de neuf dans *Le diable en*

personne, tout avait déjà été dit dans *L'été indien*, sinon que la pensée y est plus mature et plus profonde.

Deux drames, joints à l'intrigue de l'étranger, composent le roman. Premièrement, on a droit au fameux triangle amoureux dans la relation Laurel Dumoulin (dit l'étranger) — Marie-Ange Choinière et Mathilde Choinière (cousine de la précédente). Marie-Ange, en épousant Laurel, renonce à connaître le passé et la véritable identité de son mari. Mathilde va voir son amour pour l'étranger se changer, au cours des années, en une véritable quête de savoir.

À partir d'aujourd'hui, déjouer les énigmes d'un passé à secrets, ce sera sa vie. Oh, comme elle a attendu! [...] Elle soupire en caressant les pages du cahier, comme on caresse une peau aimée. C'est bien décidé, elle partira, elle suivra les traces de l'étranger, le mari disparu de la chère cousine.

Le second drame se déroule quelques années auparavant, alors que l'étranger Laurel Dumoulin s'appelait Jos Pacôme. À son arrivée à Abercorn, Jos rencontre le jeune Florent Bazinet lequel devient amoureux de cet étranger. L'amour va déployer «ses ailes» à l'insu de la famille. Le drame éclate. Jos et Florent s'enfuient. Florent va se noyer et Jos va être châtié. Tout ce qui restera, c'est ce petit cahier écrit par Florent, que Laurel va conserver jusqu'à sa fuite lors du décès de Marie-Ange. Mathilde va le retrouver par hasard et le lire vingt-cinq ans plus tard. Elle décidera alors de retracer l'étranger. C'est dans ce cahier qu'on retrouve une profonde réflexion sur le sens de la vie :

Je voudrais ne pas me laisser faire par la vie. Je voudrais être toujours innocent, m'intéresser à tout et n'avoir peur de rien. Je voudrais me tenir droit et quand même savoir plier sans casser, comme le saule. Je voudrais comprendre l'univers sans aboutir au désespoir tranquille, comme tant d'autres. Je voudrais mourir sans savoir que je pars pour ne jamais revenir, comme quand je prends le cheval pour aller n'importe où, seul, mais jamais seul, toujours obsédé d'amour et content. Je voudrais que ma prière soit écoutée, entendue par un dieu inimaginable qui, lui, m'imagine et me sourit en me soufflant dessus pour chasser les dangers. Enfin, je voudrais être comme lui!

On me sera indulgent pour cette longue citation, mais s'il y a une clé au roman, c'est bien là qu'il faut la lire. Robert Lalonde nous a habitués à de bons romans et celui-ci

ne fait pas défaut. On a là un récit d'une grande vitalité, d'une grande sensualité.

Paul Desgreniers

JOSEPH LENOIR

Oeuvres

Édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie

Bibliothèque du Nouveau Monde

Presses de l'Université de Montréal, 1988, 331 p.

La Bibliothèque du Nouveau Monde est une collection de prestige, une sorte d'équivalent québécois de la bibliothèque de la Pléiade. Elle s'est fixée comme but de constituer un ensemble d'éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise sous l'égide de l'Université d'Ottawa et avec le support financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. La collection compte déjà plusieurs titres, parmi lesquels les *Écrits* de Borduas, les *Chroniques* de Buies, le *Journal* d'Henriette Dessaulles, les *Relations* de Cartier, *Jean Rivard*, *La Scouine*, *Un Homme et son péché*, *Les demi-civilisés*, etc.

C'est dans ce contexte de l'établissement d'une sorte de corpus idéal de la littérature nationale qu'il faut donc replacer cette publication récente (1988) des *Oeuvres* de Joseph Lenoir (1822-1861), poète plus ou moins injustement oublié du XIX^e siècle.

Le résultat, du moins sur le plan éditorial, est remarquable. Un produit superbe et un travail critique d'un professionnalisme hors de tout soupçon puisqu'il est l'oeuvre de deux spécialistes reconnus, John Hare de l'Université d'Ottawa et Jeanne d'Arc Lortie. Reliure de qualité, coffret, signet, papier fin, typographie soignée, appareil critique complet, notes, variantes, il y a un plaisir autant sensuel qu'intellectuel à feuilleter et à parcourir un tel ouvrage. De ce côté on ne voit pas ce qu'on pourrait ajouter...

Par contre, dans un tout autre ordre d'idées, on peut se poser une question et la voici : Joseph Lenoir méritait-il un hommage posthume aussi éclatant?

Les spécialistes trouveront sans doute cette remarque incongrue. Ils rappelleront que Lenoir est une figure impor-

tante de la littérature du XIX^e. Fils d'un tanneur de Saint-Henri, avocat rouge, membre influent de l'Institut canadien, journaliste militant de l'*Avenir*, apôtre de l'annexion aux USA avant de «virer son capot de bord» pour finir fonctionnaire au bureau de l'Instruction publique, Joseph Lenoir n'est-il pas, dans son profil de carrière, l'exemple même de l'écrivain de cette époque, tiraillé entre ses idéaux politiques ardents et les dures conditions économiques de son métier?

D'autre part, cet auteur mort à trente-neuf ans ne fut-il pas comme le proclamait ses contemporains P.J.O Chauveau et E. Lareau, un des précurseurs de l'École romantique au Québec et le poète le plus représentatif de la période 1837-1850?

Tout ceci est absolument vrai et, sous cet aspect, le livre de M. Hare et de Mme Lortie est de toute évidence un ouvrage essentiel. Enfin grâce à lui on peut juger sur pièces si l'histoire et la postérité ont été ingrates à l'égard de ce grand oublié des manuels scolaires. Car qui connaît Joseph Lenoir? Presque personne. Singulier personnage d'ailleurs. «Humble jusqu'à l'insouciance», on dirait qu'il a tout fait pour décourager d'avance les éventuels thuriféraires et autres mythographes : manuscrits disparus, oeuvres (soixante-cinq poèmes, un conte, une conférence, un guide touristique...) dispersées dans des journaux, textes non signés ou identifiés par des pseudonymes et des anagrammes. On imagine le travail de bénédictin qu'a dû être celui des deux chercheurs confrontés à ce casse-tête!

Mais on finit toujours par revenir à la première question. Lenoir méritait-il de tels efforts de réhabilitation? Lecture faite, quelle impression nous laisse ses oeuvres une fois dépoussiérées et présentées tout à leur avantage?

Et bien, les poèmes de Lenoir, disons-le franchement, nous laissent perplexes.

D'un côté on doit reconnaître que ce poète non seulement a fait de louables tentatives pour enrichir la prosodie de son temps (il utilise 50 formes strophiques différentes) et ouvrir la poésie québécoise à des thèmes nouveaux (atmosphère de rêve, érotisme voilé, univers surréel, fantastique et macabre), mais encore qu'il est un des rares créateurs

de cette époque à avoir développé une vraie pensée sociale sympathique aux ouvriers et un des seuls à l'écoute des grandes voix poétiques de l'Europe romantique en traduisant par exemple Goethe, Heine, Burns...

L'originalité. Oui, si l'oeuvre de Lenoir a toujours un certain intérêt, c'est bien celui-là. Lenoir semble faire partie de cette génération pré-abbé Casgrain qui jouissait encore d'une relative liberté créatrice et n'était pas trop écrasée par le discours dominant clérical-patriotique. Qui, en effet, osera, après lui, chanter les belles odalisques «à l'oeil noir et au pied de gazelle», les bayadères, les bandits grecs, les toréadors et leur Juanita, les corsaires ténébreux, les écuyères du cirque Pentland «au sein candide», les parades de Barnum ou les duels au couteau des desperados du Texas (???)?

Reste à savoir si cette oeuvre, en dépit de sa réelle valeur historique et littéraire, peut passionner un public autre que celui très spécialisé des universitaires et des dix-neuviémistes.

Le style de Lenoir a peu de chances de toucher le lecteur moderne qui n'y verra que lieux communs et lourde rhétorique. Tout cela a bien vieilli, surtout les poèmes à saveur politique qui frisent carrément le ridicule avec leurs longues tirades vilipendant les traîtres à la nation, «les sangsues du peuple», les «sectateurs du veau d'or», les «déserteurs du drapeau», ces «immondes parias», ces «politiques harpies» que la fureur vengeresse des nobles défenseurs de la liberté «couvrira de mille crachats».

Bien entendu, nous savons tous que lire un texte du XIX^e siècle et le juger avec les critères esthétiques d'aujourd'hui tient de l'hérésie critique. La véritable admiration est historique, tout le monde est d'accord, mais il n'en demeure pas moins que certaines oeuvres se prêtent mieux que d'autres à ce genre de lecture hors-contexte. On dit «qu'elle traverse mieux les siècles».

Daniel Mativat

François Hébert

Montréal

Champ Vallon, 1989, 104 p.

Nous n'avons pas fini, semble-t-il, de dire et de répéter que nous vivons, au Québec, dans un petit monde, d'autant plus petit qu'il est, en ce qui nous concerne, littéraire. C.F. Ramuz écrit dans ses *Remarques* que «il y a des (petits) pays qui sont extraordinairement privés d'événements». Ramuz parle bien sûr de la Suisse, où les écrivains remarquables, mais rarement remarqués de façon continue, ne sont pas sans faire songer, du moins dans leur fortune plutôt mauvaise, à ceux qui même sans le vouloir ont contribué, ici, à faire de notre «belle province» quelque chose comme un grand pays, et de Montréal, avec entre autres ce livre de Hébert, quelque chose comme une ville soudain familière et presque tout autant étrangère.

Dans notre petite société littéraire, il y a les écrivains d'usage, dont certains ne sont pas dépourvus d'un réel talent. Il y a les maîtres, beaucoup plus rares, et les grands seigneurs que dans les collèges on oublie trop souvent. Il y a enfin les «célébrités» auxquelles est assez fidèle un grand public compté presque sur les doigts de la main. De ces «célébrités», on dit méchamment, souvent avec raison, que leurs ouvrages ne sont pas des oeuvres, mais ce sont là parfois propos de langues de vipères qui ont d'autres prétentions, d'autres ambitions que commerciales. Enfin, il y a toutes sortes de gens, évoluant dans une certaine hiérarchie fluctuante et capricieuse, où, pour évoquer l'univers de la fable cher à François Hébert, trônent une ou deux apparences de lions parmi, tout autour, quelques animaux, malades de la peste ou bien portants.

Dans cette ménagerie, en tout cas dans celle de l'auteur, il y a un iguane, ou du moins il y avait, car je le crois disparu depuis peu. Il apparaissait dans la revue *Liberté* que dirige Hébert. Le pays a beau être petit et caractérisé, comme le disait Ramuz du sien, par une peur de l'événement (je songe à un certain référendum), la chronique de Hébert, quand je reçois la revue, fait toujours événement en ce qui me concerne. Car s'il y a des rois parmi nos écrivains, et des

reines comme il se doit, la vie de château ne serait rien sans le très nécessaire fou du roi. Mais n'est pas fou, de cette folie-là s'entend, qui veut! Ni le premier pitre ou cancre venu. Surtout pas. D'ailleurs, le fou n'est pas sans déranger. Le cas échéant, et avec Hébert cela se produit la plupart du temps, il ne reste plus, au petit pays des gens de lettres, qu'à nier l'événement, mais en faisant le plus de bruit possible pour qu'encore on puisse, l'ayant dénoncé, danser en rond. Souvenons-nous du Hébert qu'on a lu dans les pages du *Devoir*, ou encore du Hébert qui signait dans le cent vingt et unième numéro de *Liberté* le compte rendu d'un ouvrage poétique de Nicole Brossard. Il y eut des remous, car nul n'est prophète dans son petit patelin si n'importe qui ou presque est poète.

En fait, je ne me souviens pas d'avoir beaucoup lu dans les journaux d'articles aussi incisifs que ceux de l'auteur. Il pratiquait, je crois, la critique d'éreintement, celle-là même que préférait Jean Paulhan, celle-là même que tout écrivain craint pour ses travaux; celle que, parfois pour d'excellentes raisons, la plupart des critiques évitent de pratiquer. Mais n'a-t-on pas compris que la critique n'est un art qu'à ce prix? J'exagère, un art martial, j'en conviens. Mais il en va peut-être de la santé dans les lettres, qu'une certaine terreur lui procurerait parfois. Quoi qu'il en soit, Hébert appartient à la race des frondeurs et des francs-tireurs. Mais qui savent rire. Et qui aussi donnent à penser.

Voici donc notre auteur situé dans le paysage. Et voici maintenant, dans la belle collection «des villes», son livre sur Montréal dont je ne saurais dire que le plus grand bien.

Mais d'abord une anecdote. J'étais dans une librairie, un peu avant le temps des fêtes. Je bouquinais. Sur les ondes de Radio-Canada, une voix, une très drôle de voix, parmi les rires suscités de l'interviewer et de l'interviewé. C'était la voix de l'auteur invité à présenter son ouvrage. Je tombe soudain sur le livre en question. Vite, je conclus l'affaire et emporte le livre. C'est que ceux que font circuler les services de presse ne sont pas tout à fait de véritables livres. Il faut payer de sa poche. Et puis, c'est en même temps un geste d'amitié, posé à l'endroit d'un écrivain, même qu'on ne connaît pas.

Enfin, j'ouvre le livre. Et la fête commence! C'est mon cadeau de Noël. La fantaisie bien sûr y est à l'honneur, à égalité avec la justesse du propos. Il y a là d'excellents passages sur la «nation». Le temps des épopées est révolu, nous dit l'auteur. À l'heure qu'il est, on écrit plutôt des «monographies» sur des villes. Et si le texte de Hébert n'est pas une épopée, y persiste toutefois quelque écho d'une race qui ne veut pas mourir. C'est que Montréal n'est pas qu'une ville.

L'auteur évoque ses souvenirs, parle de soi. Trop d'égotisme? Non, villes et campagnes ne font pays que dans la mesure où les investit la faune qui les constitue. Être là, comme y est Hébert, c'est-à-dire avec la formule et l'heure justes, crée l'avènement du lieu. Soudain Montréal existe.

Si ce livre n'est pas, comme on le devine, destiné aux touristes qui désirent faire du «sightseeing» à Montréal, il n'est pas non plus un simple divertissement pour artistes et intellectuels. Mettons, pour tout dire, qu'il n'est pas dépourvu de sérieux, dans la mesure où justement il tient compte du problème que représente Montréal, c'est-à-dire une ville qui n'est pas qu'une ville, dans un pays qui n'est pas tout à fait un pays.

Autre chose. J'hésite à parler de l'écriture de ce livre, ne sachant trop comment préciser que le plaisir qu'elle offre n'est pas uniquement affaire d'esthétique, quoiqu'il faille indiquer à quel point l'écriture de Hébert est subtile, agréable et maîtrisée. Le métier y est ici pour quelque chose, et le talent sans doute aussi, quand, avec l'intelligence de la langue, un ouvrage procure tant de contentement à ses lecteurs.

C'est comme avec Ferron, ce grand seigneur de nos lettres. Je ne dis pas que *Montréal* ressemble à du Ferron, je parle d'un effet produit chez un lecteur, et qui se nomme ravissement. À vrai dire, il doit y avoir du seigneur chez celui qu'on a d'abord pris pour le fou, car lisant son livre c'est comme avec Ferron, qu'on ouvre n'importe où, et c'est alors à la hauteur des plus fortes ou des plus curieuses pages de Cingria, Léautaud, Paulhan, Valéry, ou enfin, remplacez par d'autres noms, je ne veux parler que de ces oeuvres que vous lisez avec amour, avec lesquelles vous cheminez tout

vous lisez avec amour, avec lesquelles vous cheminez tout un temps, que vous quittez un jour, puis retrouvez plus tard avec un bonheur à peu près égal, souvent accru.

Montréal a produit cet effet. Par lui, j'arrive non pas en ville, mais c'est tout comme, je parviens au seuil d'une oeuvre, puisque j'entre désormais dans un univers que je ne suis pas près de quitter. C'est là un événement capital dans l'histoire des lectures d'un individu.

Un bon livre est pour nous un livre que l'on voudrait avoir écrit. Mais l'on sent confusément que l'on n'en n'aurait pas eu les moyens. Notre défaut à écrire et penser pareillement se trouve cependant largement compensé par la joie qu'apporte la lecture de l'ouvrage. Il convient alors de dire d'un tel livre qu'il fait événement. C'est ce que j'ai dit.

Daniel Guénette

BERNARD MIÈGE

La société conquise par la communication

Presses Universitaires de Grenoble, 1989, 228 p.

*«L'obligation de communication
ne cesse d'interroger»*

La dynamique de cet essai repose sur ces deux pôles: le phénomène de «l'irréversible ascension de la communication», de sa «prégnance dans tous les champs sociaux» doit s'accompagner d'un déchiffrement incessant, d'une interrogation répondant à celle-là même que formule la communication. Voilà le premier facteur d'intérêt de ce livre: être une longue réflexion de questionnement.

Plutôt que d'emboîter le pas au discours promotionnel, au discours d'expertise donnant la communication comme réponse à des besoins individuels ou sociaux, Bernard Miège pose d'emblée que la complexité des manifestations de la communication se présente comme une problématique sur les transformations sociales dans lesquelles elles s'inscrivent.

Il y a plus. La pensée interrogative prend ses distances aussi (et surtout) vis-à-vis des théories généralisantes sur la

communication, par exemple la théologie Frankenstein de Lucien Sfez, la Machine Univers de Pierre Lévy, le simulateur de Jean Baudrillard, ou encore le principe de Publicité d'Habermas. «Le plus souvent, elle (la communication) apparaît comme unifiée, lisse, a-confliktuelle. Serait-ce... qu'elle serait seulement une idéologie, celle de la modernité? C'est une conception que l'on retrouve fréquemment chez des théoriciens (radicaux) de la société post-industrielle» (p. 13).

À cela, Miège répond: «La communication est asymétrique et inégalitaire, mais elle ne saurait être unilatérale» (p. 42). Aussi, devant la complexité des manifestations de la communication, face à leur caractère contradictoire tout autant qu'incontournable, l'auteur, se basant sur plus de dix années de recherches au GRESEC (Groupe de recherches sur les enjeux de la communication) de l'Université Stendhal de Grenoble, formule une proposition théorique et une démarche analytique visant avant tout à cerner la *fonction* de la communication dans les bouleversements sociaux contemporains.

Il faut situer d'abord l'espace historique du phénomène: «La communication — au sens où l'on emploie aujourd'hui ce terme dans les milieux les plus divers — émerge au moment où débutent les restructurations des économies occidentales, et elle prend son essor au milieu des années quatre-vingt en pleine phase de réorganisation économique, sociale et culturelle» (p. 16).

Situer ensuite le niveau où doit porter l'effort d'analyse réflexive :

Le progrès des connaissances en matière de communication viendra surtout de réflexions et de travaux, fondés sur des méthodologies intersciences, et traversant les champs couvrant la communication, sans prétendre envisager celle-ci dans sa totalité. Ces réflexions et ces travaux d'analyse... doivent permettre de dégager des règles de fonctionnement, ayant une suffisante stabilité temporelle, et qui aident à comprendre les évolutions conjoncturelles, les mouvements apparaissant comme erratiques et les tactiques des acteurs sociaux concernés. Ces règles de fonctionnement, nous proposons de les appeler *logiques sociales*... (qui) ne doivent pas être considérées comme fixées définitivement, elles se transforment régulièrement: en ce sens, elles s'apparentent

aux «mouvements structurants/structurés» que Pierre Bourdieu a cherché à définir et à identifier (pp. 18-19).

L'expression d'un enchevêtrement de plusieurs logiques

Ainsi, la nouvelle ère des communications n'offre plus un modèle unique de communication, mais la coexistence de plusieurs. Elle est un gigantesque paradoxe. Elle se construit à partir de paramètres complexes, parmi lesquels trois grandes matrices techniques: informatique, audiovisuel et réseaux. Les monopoles de production s'activent autant dans la construction d'appareils, de programmes que de réseaux. L'industrie des programmes, pour sa part, met en cohabitation au moins trois modèles de réalisation: presse écrite, modèle éditorial, modèle de flot.

Par-dessus tout, les effets de ces systèmes sont à la fois déstructurants et restructurants. Après avoir analysé divers effets déstructurants dans la famille, l'école, l'entreprise, l'espace public, les organisations de la société civile, Miège fait remarquer:

L'obligation de communication s'installe dans les sociétés développées de l'Occident au cours de la décennie quatre-vingt et accompagne la recomposition du système de production et de consommation; mais elle s'y développe de façon très inégale... (p. 212).

Parmi les logiques sociales analysées dans les principaux secteurs d'activités humaines, en voici quelques-unes qui méritent d'être soulignées. À noter que cet intérêt ne vient pas nécessairement de chaque phénomène particulier, puisqu'on en retrouve l'analyse ailleurs, mais de la lecture transversale que fait l'auteur de l'objet d'analyse d'un secteur à l'autre. La richesse de la méthode de Bernard Miège vient en effet de ce qu'elle couvre tous les principaux champs investis par l'un ou l'autre des phénomènes de la communication, et ne se contente pas d'un seul paradigme. Par exemple, l'émergence des pratiques privatives se remarque dans plus d'un secteur. D'abord, le transfert des habitudes de consommation culturelle par les ménages français «s'accompagne d'un développement des activités familiales et privatives au détriment d'activités plus socialisées comme les spectacles «vivants» ou les manifestations cul-

turelles», ce qui suppose une «relative individualisation des pratiques» (pp. 24-25).

Dans les entreprises, le nouveau management du travail «ne peut continuer à faire coexister une production audiovisuelle, celle du temps de loisirs, qui s'adresserait aux aspirations et désirs profonds des individus, et une autre, en provenance de l'entreprise, qui délaisserait entièrement les aspirations individuelles» (p. 51). Ou encore, on peut noter «le développement des relations individualisées entre les hommes et les machines à communiquer» (p. 213).

Dans l'éducation, il faut constater «la tendance à faire de plus en plus appel aux programmes de formation individualisée» (p. 77). Enfin, dans l'espace public, Miège note «la tendance à une certaine interpénétration avec la vie professionnelle ainsi qu'avec l'espace privé (en ce sens, les dispositifs communicationnels aideront vraisemblablement à rendre «compatible» le mouvement d'individualisation des pratiques sociales et la participation à l'espace public)» (p. 166).

Autre facteur intéressant: la publicité d'image de l'entreprise a recours «au genre fictionnel» et met «de plus en plus en évidence l'importance de l'imaginaire dans les propos tenus». D'où, suivant T. Heller, «la possibilité de faire se rencontrer et coïncider l'entreprise et un ensemble de figures largement issues de la culture, déjà fortement connotées...» (p. 50). Par ailleurs, une autre logique structurante réside dans l'adoption de relations horizontales (ou transversales) dans les organisations fondées antérieurement sur le modèle hiérarchique» (p. 213).

Ainsi, dans une profusion de pratiques diversifiées, émerge une «catégorie sociale montante», celle des «communicateurs», qui pousse à poser la question de «la formation d'un *nouveau modèle de communication*» reposant sur les procédures interactives, la médiatisation des échanges sociaux, l'informatisation des données, l'individualisation des pratiques, la marchandisation des données et des échanges (p. 214). Et Miège de conclure:

Nous mettrons en doute l'idée qu'il serait devenu le modèle dominant, ou même qu'il serait appelé à supplanter les autres modèles dans un terme prévisible. Le nouveau modèle «communicationnel», vraisemblable-

ment, viendra en complément des modèles précédents; il aura même tendance à les marquer assez profondément de son empreinte, mais sans pour autant les remplacer. (p.215).

Le tracé de ce nouveau modèle est une proposition et non une théorie généralisante; il est basé sur des analyses de faits et d'enquêtes qui questionnent sans arrêt les discours des promoteurs et des experts; enfin la recherche elle-même n'hésite pas à couvrir les espaces divers où logent les faits de communication, au moment historique du néo-libéralisme et de la dérèglementation, voire de la déstructuration plus ou moins consciente. Prônant avec patience et ténacité le recours aux méthodes transversales et intersciences, Bernard Miège offre ici une synthèse éclairante, perpétuellement interrogative du phénomène, en se gardant bien de prendre des vessies pour les lanternes magiques de la communication.

À signaler enfin le tour de force peu courant dans ce type d'ouvrage universitaire spécialisé. Bernard Miège a réussi une écriture de synthèse sans notes infrapaginales, dans une langue de vulgarisation qui ne cède en rien à la rigueur de la recherche scientifique. Ce qui donne une dynamique, une rythmique de bon aloi à un ouvrage sur... la communication!

N.B. Bibliographie. Tableaux et graphiques. Pas d'index. On peut déplorer, pour le lecteur non européen ou français, le recours trop fréquent à des sigles non identifiés: TUC, PAE, ANPE, SID, RLP et autres ZUP et ZAC.

Réal La Rochelle

Hugo Claus

L'Amour du prochain

Maren Sell, 1989, 118 p.

Olivier Dazat

Le Livre de la haine

Calmann-Lévy, 1988, 123 p.

Êtes-vous hanté par l'idée d'en finir? Les foudres du désespoir s'abattent-elles sur vous? Ne sublimez plus votre instinct sexuel sacrifié à l'écriture, lisez ces deux petits

livres pour conjurer votre mal de vivre, ou simplement rire un bon coup.

Le recueil de nouvelles de Hugo Claus, nouvelles à la fois inquiétantes, déconcertantes, révèle tout l'humour que peut avoir un pessimiste. L'auteur se méfie de la réalité: «je n'ai jamais écrit une page réaliste», dit-il. Par exemple, un taureau échappé de l'abattoir, héros de la première nouvelle, fait irruption dans une maison, avale une pleine bouteille de Chartreuse versée dans un seau et se met à parler avec intelligence. Puis, le taureau fugueur, prédestiné à finir dans une assiette, accepte de retourner à l'abattoir, mais le dos marqué en rouge d'une inscription vengeresse par son interlocuteur. Une femme, épuisée par une nuit d'errance, se met à voler. Rien d'excentrique ici, les passants la regardent à peine étonnés. Pourquoi la petite Lulu a-t-elle la tête plus plate que les autres enfants? On soupçonne un accouplement monstrueux.

Dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, un jeune homme aboie parmi les passagers de l'autobus, lorsqu'une dame s'approche de lui et le prend pour son chien disparu: «Oh, c'est toi, dit une voix féminine, rauque et enjouée, et une femme d'une quarantaine d'années, le visage blanc de poudre, coiffée d'un chapeau de paille surmonté d'un oiseau mort, me saisit par le bras de ses deux grosses mains baguées.»

Elle embrasse le jeune homme sur la bouche et l'entraîne dans une maison où vit une personne au goût raffiné, mais «affligée d'une légère déviation sexuelle». Darwin, le chien berger de la dame, renâcle, plus jaloux que menaçant; il lui enjoint de fuir cette maison insupportable.

Si on a lu les *Contes du chat perché* de Marcel Aymé, on retrouvera la même verve magique qui donne à rire. Les onze nouvelles de *l'Amour du prochain* entraînent le lecteur dès les premières phrases en des échappées vers le fantastique. La surprise naît de la superposition continuelle de deux réalités où la magie l'emporte souvent, tout en jouant sur le caractère burlesque des choses. C'est le mal de vivre d'un gangster. C'est le jeune poète qui se croit aimé. Mais la gaîté n'élimine pas la difficile condition humaine. Il y a chez Hugo Claus volonté d'en décrire la froide vérité, ici colorée

de noir, même si cette réalité est comme «une bulle d'eau qui s'évapore». Breughel et Magritte nous rappellent que l'insolite est flamand.

Au contraire, Olivier Dazat verse une bonne dose de mépris et de haine sur son prochain et sur les travers de notre époque, ses rites et vedettes (des héros peu crédibles selon lui). Se prenant pour le dernier des justes, l'auteur du *Livre de la haine* annonce à la deuxième page le programme, avec une méchanceté qui ne pardonne pas, il prévient ses lecteurs: «une nouvelle Saint-Barthélémy. Dans le rôle ingrat du protestant: les gens. Pas n'importe lesquels, uniquement ceux dont on parle. Auteurs, de préférence à succès, concurrents du Paris-Dakar, nouveaux philosophes et nouveaux cons, publicitaires, présentateurs du journal télévisé, directeurs de chaînes, critiques littéraires...» En quelque cent vingt pages, l'auteur se livre sur le mode grotesque à une attaque virulente contre le spectacle politico-culturel, cette «volière de Narcisses» comme l'écrivait Régis Debray avant d'en être lui-même.

À Cannes, une grande fête de charité du show business pour aider les affamés du tiers monde constitue le décor de cette énorme farce. Déguisé en serveur, l'auteur se promène haine au coeur parmi la foule, on s'agite, on se pousse du coude, la fête est un feu d'artifice délirant d'autosatisfaction et d'égoïsme qui sombre dans le ridicule. Jane Birkin lance vers les hommes des regards de nympho. L'avocat Vergès défend le virus du Sida. Bernard Pivot a trouvé des fautes d'orthographe dans les manuscrits de Balzac. Cavanaugh vocifère à tout propos. Les présentateurs s'embrouillent avec les noms et des centaines de célébrités en prennent pour leur grade devant les spectateurs ravis que nous sommes. L'auteur voit sans être vu; quelque part il affirme sournoisement qu'il n'est pas connu mais cela nous paraît improbable. Prétexte futile pour se vider le coeur ou pour écorcher ses semblables avec un humour ravageur, cela revient au même. Très évidemment, il se cache un écrivain, critique littéraire ou journaliste derrière le nom de plume d'Olivier Dazat, qui avait déjà signé *Chroniques perverses*.

Acclamés ou honnis, on pourra faire valoir que les gens aiment que l'on parle d'eux, car la célébrité est une drogue

dont on ne se lasse pas. Et cela dure depuis toujours. Gertrude Stein doit ricaner dans sa tombe: «Et puis nous sommes allés quelque part et nous avons rencontré tout le monde, j'aime bien être une célébrité, j'aime l'être toujours davantage, et la réussite est quelque chose d'apaisant». (*Autobiographie de tout le monde*, rééditée dans la collection Points).

Charles Collard

Christian Laborde

Nougaro. La voix royale

Hidalgo éd., 1989, 240 p.

Pierre Perret

Laissez chanter le petit!

Jean-Claude Lattès, 1989, 541 p.

Mouloudji

Le petit invité

Balland, 1989, 208 p.

Christian Dureau

Dictionnaire mondial des chanteurs

Vernal / Philippe Lebaud, 1989, 381 p.

Urgences, no 26, hiver 1990

«Des textes qui chantent»

Va pour Nougaro. Mais Christian Laborde, qui est-il? Il est jeune prof de lettres et il a remporté, en 1985, le grand prix de littérature musicale de l'Académie Charles-Cros avec un ouvrage de fiction sur Claude Nougaro intitulé *L'homme aux semelles de swing* publié chez Privat. En 1987, il fait paraître un roman, *L'os de Dionysos*, qui est aussitôt saisi par les tribunaux pour «atteinte à la morale classique, paganisme, pornographie, lubricité, incitation au désordre, trouble illicite et danger pour la jeunesse en pleine formation physique et morale». Ce qui ne l'empêche pas de récidiver en 1989 avec un long poème: *Dans le hamac des vulves...*

Pour revenir à *Nougaro. La voix royale*, il est intéressant de noter la manière de bâtir cette biographie. Bien sûr, la chronologie y est, interrompue de photos, dessins et textes de Nougaro, mais Laborde procède par fragments qu'il

juxtapose les uns aux autres. Visuellement, ce livre prend l'allure de paragraphes courts titrés de mots brefs; sous ces mots défilent des moments de la vie de Nougaro, ressentis, recomposés généreusement par Laborde. Ce qui donne par exemple ceci:

N° 14

Claude Nougaro est né le 9 septembre 1929, à Toulouse, au n° 14 de l'avenue Arnaud-Bernard.

Cette année-là, Louis Armstrong enregistre «Knockin'a Jug» et Coleman Hawkins s'aventure volontiers dans l'aigu avec «Hello Lola».

À Toulouse, les Toulousains lisent *Le Journal de Toulouse* «organe de paix sociale», fondé le 19 novembre 1789...

Pour combattre le diabète, les Toulousains mangent du pain Jean Sicard...; et «pour soulager ou guérir leurs organes, conserver leur santé ou la recouvrer», prennent la tisane humanitaire d'Avignonet...

Ce qui fait l'intérêt de cette biographie, c'est autant la manière de faire, riieuse, sensible et brève de Laborde que la matière dense et multiple fournie par Nougaro en trente ans de carrière. Parce que la vie de quelqu'un peut nous être racontée de bien des façons. L'auteur peut entrer carrément dans la peau du personnage et nous livrer un récit entièrement empathique comme l'a fait Jacques Bertin dans sa biographie de Félix Leclerc, *Le roi heureux* (Arléa/Boréal). On peut également donner un ton plus journalistique à la biographie, un rien potineur, un peu tour d'horizon du personnage, comme l'a fait Karine Ciupa dans sa biographie de Yvonne Printemps, *L'heure bleue* (Robert Laffont, collection «elle était une fois»). Des universitaires de formation peuvent donner un éclairage tout autre avec des références aux contextes historique et sociologique, comme l'ont fait par exemple Nicole et Alain Lacombe dans leur récente biographie consacrée à *Fréhel* (Belfond). Et enfin quelqu'un peut se livrer lui-même en une autobiographie; c'est la manière qu'ont choisie Mouloudji avec *Le petit invité* (Balland), récit intimiste, et Pierre Perret qui, tout en commentant ses chansons et en fournissant des coupures de presse, laisse rondement défilier sa vie dans *Laissez chanter le petit!* (J.C.L.).

Il n'en reste pas moins que l'on termine la lecture de *La voix royale* heureusement surpris et amusé du ton maintenu

par Laborde tout au long du récit Le prof de français nous sensibilise à la langue souvent fouillée de Nougaro, l'amat-
teur de jazz s'arrête aux musiciens qui ont fait équipe avec
lui sur les cinq continents; quant à l'écrivain, il ne se gêne
en rien pour en remettre côté connivence, côté empathie: il
jongle avec les mots de Nougaro, tout comme ces mots le
laissent songeur bien souvent.

Une biographie ludique, donc, sur un auteur qui sait
toujours renaître de ses cendres quelque part entre «le jazz
et la java».

Pierre Perret est bien le pondeur de couplets par excel-
lence, tendre, généreux et très rigolo, avec une richesse
verbale inépuisable, un parti pris populaire avoué, des ri-
tournelles pas toujours originales mais qui vous tiennent à
l'oreille rapidement et pour longtemps. Que doit-on deman-
der de plus à la chanson sans prétention? Depuis plus de
vingt-cinq ans, Perret ne répand pas de mélodies sirupeuses
ni d'hymnes pour les besoins de l'embrigadement. Il ryth-
me simplement, joliment, gaiement, vous éclabousse de
quelques expressions surprenantes, pousse la rime et vous
invite à chanter en chœur, pour le plaisir, bien sûr, et pour
la réflexion aussi. Pendant que «Olga» ou «Le tord-
boyaux» ou encore «Le zizi» font rigoler, «Les jolies colo-
nies de vacances» font rire jaune et «Mon p'tit loup» chialer.

L'intérêt du livre de Perret, c'est la présence d'une
centaine de chansons qu'il commente volontiers avec sa
verve habituelle et qu'il accompagne d'extraits de presse.
L'édition est très soignée, cartonnée et abondamment illus-
trée. Les textes sont présentés dans des espaces gris; ils sont
faciles à repérer. Avec *Le petit Perret gourmand*, c'est celui
que je préfère. «Le gourmand que je suis (quand je travaille
une chanson) ne l'est alors plus que de mots, d'histoires et
de mélodies. Je me contente souvent d'avaler une pomme
et un morceau de fromage pour calmer la bête affamée,
quand j'ai le chou en ébullition....» (p. 41). Il vient de m'ap-
prendre qu'un téléphone peut se dire «bigophone», un clin
d'oeil à Joël.

L'ensemble est assez croquignol. Que d'esprit, quelle santé, quelle bouille, et que de plaisir Perret peut réussir à tirer du travail (difficile) d'écrire! On le qualifie d'"équilibriste de la chanson" (p. 256). Il a failli choisir un autre titre à son livre. Il l'aurait emprunté à une jolie chanson bien sentie sur un juvénile amour de quinze ans: «Le coeur dans mon béret» (p. 296).

Bien sûr, je connaissais la voix vibrante au grain marqué de Mouloudji chantant «Le petit coquelicot» ou «Un jour tu verras» du Saint-Germain-des-Prés des années 50. Mais, derrière cet interprète de chansons mi-populaires mi-poétiques, j'ignorais que se cachait un conteur de souvenirs, un amoureux des livres et du quartier Montmartre. Et j'ignorais surtout quelle vie d'«invité» cet enfant avait vécue.

Nés d'un père ouvrier, kabyle et musulman, et d'une mère femme de ménage, bretonne et catholique, qui sombrera tôt dans la démence, le petit Marcel et son frère André passent leur jeudi chez les louveteaux catholiques où ils chantent «Je suis chrétien» et leur dimanche chez les pionniers rouges où ils chantent l'«Internationale». Le catéchisme apporte au petit Marcel son lot de contes de fées contenus dans la Bible; toutes ces histoires magiques (les Rois mages, la traversée de la Mer Rouge...) lui donnent «une terrible envie de croire en Dieu». Ce fils de communiste actif, qui défile régulièrement aux manifestations du Front populaire et qui vend le journal *Mon camarade*, retombe les pieds sur terre en suivant son père partout dans ses activités partisans. Ainsi, «je partageais ma vie en doctrines différentes, faisant ainsi plaisir à mes parents»...

Et Mouloudji de raconter ces souvenirs d'enfance en une juxtaposition de tableaux qui ont toujours une émotion comme déclencheur du récit.

Souvent, le soir, il accompagne son père dans les goquettes et réunions politiques où il vend le journal des pionniers rouges. Ainsi, il peut en retour assister au spectacle : «que j'aimais ces artistes merveilleux du caf' conc', cyclistes, fildeféristes, dresseurs de chiens, magiciens, danseuses, athlètes, chanteurs!» Fréhel, Georgius, Damia et

tous ces chansonniers montmartrois dont le petit Marcel ne comprend pas l'humour et souvent la vulgarité, il recherche toutes les occasions de les entendre.

Enfin, cet enfant vit sa vie d'écolier le jour et sa vie de petit colporteur le soir. Jusqu'à ce que Jean-Louis Barrault le remarque lorsqu'il chante à une soirée en l'honneur de *l'Humanité*. Barrault l'«invite» chez lui; il lui offre une chambre et un tout petit rôle dans la pièce que son groupe «Octobre» monte au théâtre des Grands Augustins. La révélation du mime en Barrault sidère le petit Marcel, alors âgé de douze ans! «guidé par le hasard, j'entrai du jour au lendemain dans le monde des artistes». Le jour, il va à l'école à Montmartre et, le soir, il répète ou joue avec Barrault et compagnie. Tous ces gens actifs et heureux fascinent le petit Marcel, d'autant que sa mère est internée depuis quelque temps et que la vie à la maison est plutôt grise. Il est également adopté par une autre famille de poètes, Desnos et sa femme Youki, qui écoutent beaucoup de musique populaire, ce qui ravit Marcel. Ils lui offrent l'occasion de faire des sous en enregistrant des réclames pour la radio. Petit à petit, il obtient des rôles de figurant au cinéma grâce à ses nouveaux amis. Toujours il joue l'enfant des rues, le voyou, alors qu'il est plutôt naïf et innocent...

Un jour, un des membres de groupe Octobre s'inquiète de voir Marcel et son frère coucher à droite et à gauche et il les invite à habiter chez lui. C'était Marcel Duhamel. Il rencontre le père, débordé par les événements, et il lui explique qu'il prend les garçons à charge : nourris, logés, éduqués. Le père accepte à condition que les garçons rendent visite à leur mère à tous les dimanches à l'asile. «C'est ainsi que nous entrâmes en bourgeoisie.»

Marcel découvre la lecture en même temps qu'il est incorporé au groupe Prévert qui l'amène dans ses virées de cinéma et qui le fait jouer dans ses films.

À quinze ans, Marcel en a assez de cette expérience et il retourne vivre avec son père dans le quartier Barbès de sa jeunesse. Une pauvre chambre dénudée mais la présence de ce père qu'il affectionne toujours. Marcel suit des cours d'art dramatique chez Dullin, tout en doutant de ses goûts pour l'exhibitionnisme théâtral. Aux cours de l'Atelier de

Dullin il rencontre une fille, Wanda, qui gravite autour du couple Sartre-Beauvoir. Marcel devient donc le «petit invité» d'une nouvelle famille, intellectuelle cette fois.

Puis la guerre éclate. Marcel a dix-sept ans et mesure mal l'ampleur de l'événement.

Voilà donc un bête résumé du premier tome des souvenirs de Mouloudji. Souvenirs qu'il nous présente parfois sous forme de visites guidées de quartier, parfois sous forme de fables initiatiques (le premier livre, la première fille), parfois encore sous forme de sentiments traqués et mis à nu. Jamais d'emphase, beaucoup d'humilité et cette écriture du genre «contacts photographiques» qui ne perd pas son temps à faire de faux liens entre les tableaux. *La vie et rien d'autre*.

Le Dictionnaire mondial des chanteurs de Christian Dureau est un type d'ouvrage toujours fort utile. Encore faut-il qu'il apporte quelque chose de nouveau, ou d'exceptionnel, car il y en a déjà quelques-uns sur le marché (francophone) de la chanson. Certains éditeurs français ne font parfois que traduire des succès de librairie en langue anglaise: des biographies, certes, mais aussi des dictionnaires alphabétiques des très populaires chanteurs et groupes anglo-américains. D'autres éditeurs pillent ces «documents» et les mettent au goût des lecteurs francophones en leur intégrant des noms de chanteurs ou de musiciens de la francophonie, avec photos à l'appui.

Le présent dictionnaire propose un heureux mélange de tout cela. Et l'histoire de la chanson ne se limite pas bêtement à celle du rock-pop-punk-funk ou de la chanson des trente-cinq dernières années. En effet, la culture «chansonnière» de l'auteur est fort vaste, et jamais assez si l'on en juge par le titre un peu ronflant de son dictionnaire. La quatrième page couverture est très alléchante à cet égard :

Les grands chanteurs du XX^e siècle et leurs meilleurs albums. Les biographies de cinq cents interprètes et quelques milliers de disques pour constituer la discothèque idéale.

Variétés, jazz, rock, reggae, new wave... Pour la première fois, un livre propose un panorama de la chanson

où sont réunies les figures représentatives de chaque genre musical, toutes nationalités confondues.

À la fin de l'ouvrage, des sélections établies d'après une enquête réalisée auprès des professionnels du disque, de la presse écrite, de la radio et de la télévision apporteront des indications utiles (...).

Chaque vedette retenue a droit à des notes biographiques succinctes et efficaces. On rappelle les titres de ses plus grands succès ou des albums qui ont le plus marqué sa carrière. On peut regretter que les informations ne soient pas toujours complètes: par exemple, certains albums n'ont ni date ni maison de disque. Les lecteurs avertis devraient permettre à l'auteur de corriger tout cela. Il leur suffira de lui écrire en vue d'une réédition éventuelle, ce que je lui souhaite, bien entendu.

Ce qui m'a beaucoup intéressé dans ce dictionnaire, c'est d'apprécier l'effort de Christian Dureau à étiqueter chaque chanteur selon le genre musical auquel il peut être rattaché: Yvette Guilbert relève du genre «variétés» tandis que Jean Guidoni, lui, des «variétés poétiques», comme Juliette Gréco d'ailleurs, à qui on ajoute le genre «cabaret», tandis qu'à Georges Guétary on ajoute «opérette» ou encore «dance music» à Judy Garland ou à Samanta Fox; Genesis chante du «pop-rock», Lys Gauty de la chanson «réaliste» et France Gall du «yé-yé», du «rock» et des «variétés», comme Nino Ferrer.

Ces catégories musicales sont à interroger et à étudier en profondeur, et les résultats sauraient très avantageusement servir les musicologues et même les sociologues qui semblent un peu démunis devant ces étiquettes passe-partout et assez souvent arbitraires, tout au plus commodes pour les plus pressés ou pour les journalistes plus soucieux des modes passagères que des leçons de l'histoire. Léo Ferré pratique la chanson «engagée» tandis que Fernandel préfère la «fantaisiste», Bob Dylan est à la «folk-song» ce que Duran Duran est à la «new wave», Fats Domino au «rythm'n blues» et Sacha Distel au «jazzy»; Bing Crosby est un «crooner» et Pia Colombo une «chanteuse poétique engagée», etc.

Tout le dictionnaire est à fréquenter de cette façon. Au fil des photos, il devient alors passionnant et, bien plus, il

interroge à sa façon. Prenez aussi le temps de parcourir les suggestions de l'auteur pour la constitution encore possible d'une discothèque idéale et, surtout, les résultats de deux enquêtes relatives aux chansons préférées du magazine *Rolling Stone* d'une part et des consommateurs français d'autre part, le tout diffusé lors d'une émission de Canal Plus en 1988. Un lexique complète le livre. Bref, un intéressant ouvrage de référence.

D'autres titres mériteraient d'être soulignés — faute d'avoir plus de temps et d'espace à leur consacrer. Nous n'en retiendrons que trois.

L'Histoire de la Marseillaise de Hervé Luxardo (Plon, Coll. Terres de France, 214 p.), tantôt chant de guerre tantôt chant de liberté, hymne national de la France et symbole des droits de l'homme, tour à tour brocardée, caricaturée, parodiée, pillée et revendiquée, l'histoire mouvementée de cette marche légendaire épouse tous les états de la France moderne. Le livre de Luxardo est passionnant, un document d'une grande érudition, accompagné d'une iconographie très percutante.

Le monumental livre de Jean-Rémy Julien : *Musique et publicité*, du cri de Paris... aux messages publicitaires radio-phoniques et télévisés (Flammarion, Coll. Harmoniques, 336 p.) exigerait à lui seul un commentaire très nourri. J'y reviendrai dans un autre article de manière à lui rendre tout l'hommage qu'il mérite.

Je m'attarderai plutôt au très sympathique n° 26 de la revue *Urgences* (déc. 1989) qui porte sur «des textes qui chantent». L'initiative de la revue est fort valable, quoique critique (dans le sens fragile du terme) : offrir des analyses d'une dizaine de chansons québécoises, analyses réalisées librement par autant de lecteurs (!) avertis et connus dans le domaine de la recherche sur la poésie et/ou la chanson. Il existe très peu d'ouvrages du genre et d'une aussi bonne qualité, tant dans le choix des «textes» que dans l'intérêt ou le dévoilement des analyses. Un outil de travail très utile, donc, et une invitation stimulante à multiplier de telles avancées dans la connaissance de la chanson/musique populaire qui constitue notre vivant dépôt sonore.

Nicole Décarie et Robert Giroux